s'il lui déplaît, il ne le fera pas. Et toi, Chatouchka (mon chéri, mon bon, mon gentil Chatouchka) t'a souffleté en plein visage. Lebiadkine me l'a raconté. De quoi avais-tu peur quand tu es entré ? Qu'est-ce qui t'a effrayé ? Quand j'ai vu ton vulgaire visage, quand je suis tombée et que tu m'as relevée, c'était comme si un ver eût rampé dans mon cœur. Ce n'est pas *lui*, pensais-je, non, ce n'est pas *lui*. Mon faucon n'aurait jamais eu honte de moi devant une jeune mondaine. Oh ! mon Dieu... la pensée qui m'a rendue heureuse pendant ces cinq ans, c'est que mon faucon vit là-bas, au-delà des montagnes où il plane et contemple le soleil. Dis, imposteur, t'a-t-on chèrement payé ? Est-ce pour la forte somme que tu as consenti ? Moi, je ne t'aurais pas donné un sou... Ha, ha, ha... » (Traduction Jean Chuzeville). Et à la fin, comme il fuit sous les injures, elle lui crie : « Grichka Otrepiev, a-na-thème ». Du reste, il suffit de prendre garde aux titres que Dostoïevski a donné à certains chapitres qui, tous, se rapportent à Stavroguine, pour saisir son intention. Ici, c'est « le prince Harry », c'est-à-dire cet orgueilleux Henry V d'Angleterre, l'homme de Falstaff et celui d'Azincourt ; là, « les Péchés d'autrui », que Stravroguine fait payer par l'innocent Chatov ; ou bien « le Serpent subtil », celui de la *Genèse*, évidemment ; ou encore « le Tsarévitch Ivan ». Ce mélange de grandeur et d'imposture, cette entrevision de l'archange derrière l'archidémon, cette chouette sinistre qui remplace le faucon dans le soleil, tout cela caractérise assez bien Stavroguine, personnage unique, qu'il fallait placer au centre de cette étude comme une sorte de modèle, qui ne sera pas plus dépassé dans l'ordre de la grandeur que dans celui de l'ignominie. Peut-être pourtant est-il trop grand pour être véritable, pour n'être pas quelque peu théorique.

Nous revenons sur terre avec *l'Adolescent*, avec le personnage partagé de Versilov, sur lequel il faudrait insister longuement. Mais j'ai hâte d'en arriver aux *Frères Karamazov*, où Dostoïevski a versé tout ce qu'il savait de ce monde-ci et de l'autre. C'est la famille Karamazov entière qui est, en effet, tout ensemble angélique et démoniaque. Le père, Fiodor Pavlovitch, gentilhomme russe par la naissance et parasite, bouffon de profession, appartient à la catégorie de Svidrigaïlov. Il s'encanaille avec une apparente gaieté, mais il arrive aussi qu'il ait le vin triste et qu'il s'enquière auprès de son fils Ivan pour savoir si vraiment Dieu n'existe pas. Il est vaguement teinté d'idées occidentales, juste ce qu'il en faut pour tourner en dérision les vieilles mœurs et les moines. Il est possédé par le démon de la sensualité, qui est le démon propre aux Karamazov. De sa première femme, qui lui a donné